

D'abord, M. de Courneuve nierait cette chose, comme il niait tout.

Ensuite, si Jeanne était appelée, elle nierait probablement aussi, car elle serait enchantée de faire du mal à Pierre son ennemi.

Alors à quoi sa confiance lui servirait-elle ?

A faire souffrir Adèle ?

Comme toutes les femmes très jeunes, elle ne supporterait pas l'idée de cette ancienne liaison de Georges, elle ne l'admettrait pas et lui en voudrait.

Et puis, si elle la comprenait mal, si elle s'imaginait que ces relations avaient continué après le mariage, quelle douleur pour elle ! . . .

A son désespoir viendraient encore s'ajouter les tortures du doute et de la jalousie ! . . .

Elle souffrait davantage, plus profondément, plus longuement et sans profit pour lui.

A quoi bon, alors ?

Et ne valait-il pas mille fois mieux, sous tous les rapports, ne pas mêler à cette affaire Jeanne Descours, cette perverse toute disposée à mentir et à nuire ? . . .

—Je ne le croyais pas nécessaire, dit-il simplement.

—La raison ?

—L'idée ne m'en est pas d'abord venue.

—Mauvais prétexte ; le docteur Garniers, Mlle Suzanne vous l'ont suggérée, et vous avez vivement rejeté cette pensée en disant : Il n'est pas bon que la police mette le nez dans les affaires des gens.

Pierre ne répondit pas.

A M. Marais, dans une circonstance presque semblable, il avait laissé entrevoir le fond de sa pensée, le suppliant de ne pas apporter le trouble dans le ménage de sa sœur ; devant M. de Courneuve, toute confiance au contraire se figeait sur ses lèvres.

Il eut mieux aimé mourir que de raconter à cet homme qui lui était si profondément antipathique, l'histoire de la Tigresse, les soupçons qu'il avait eus sur Georges, ses démarches auprès de Jeanne Descours.

M. de Courneuve passa à un autre ordre d'idées.

—Vous n'étiez pas d'accord avec M. Chaniers ?

—Tout ce qu'il y a de plus uni, au contraire monsieur le juge, et cela pour une raison très simple, nous n'étions pas de simples associés seulement, nous étions frères.

—Des mots ! M. Chaniers vous contrecarrait toujours, et vous également, c'est prouvé. M. Chaniers s'opposait à vos expériences, et vous à ses dépenses de publicité.

Dernièrement encore il vous a empêché de faire construire une machine qui vous tenait extrêmement au cœur.

—C'est vrai, monsieur le juge.

—Ah ! vous voyez. Et il paraît que vous en avez conçu une rancune profonde.

—Cela je le nie formellement. A qui en ai-je parlé ?

—On vous le dira.

—C'est impossible. Du reste, je connaisais mon beau-frère. Intelligent comme il l'était j'étais bien sûr de le convaincre tôt ou tard.

—Peut-être. Mais ces délais et ces obstacles vous exaspéraient. Vous aviez un caractère à être le maître partout et toujours.

—C'est une erreur. J'écoute les conseils. Et quand je rencontre une opposition raisonnée, j'ai la patience d'attendre que l'autre soit convaincu.

—Les divers témoignages vous répondront là-dessus. Pourquoi avez-vous quitté Paris ces jours-ci ?

—Pour aller à Lille chez les messieurs Séger et Gaudot avec lesquels, du reste, j'ai passé un traité fort important pour notre maison.

—N'aviez-vous pas annoncé chez vous que de Lille, vous iriez à Bruxelles ?

—C'est exact.

—Alors pourquoi avez-vous changé d'itinéraire et vous dirigiez-vous sur l'Angleterre quand vous avez été arrêté ?

Pierre tressaillit profondément.

Arrêté ! . . . Ce mot lui faisait toujours l'effet d'une décharge électrique.

Il se remit assez vite, cependant, et répondit :

—Un Américain, descendu à Lille dans le

même hôtel que moi, m'a donné le conseil de me présenter à Londres, dans la maison John Currie et chez les Donald Henderson, lesquels, pouvaient, tous les deux, employer des quantités considérables de nos bois.

—Un Américain, c'est vague . . . murmura M. de Courneuve. Pouvez-vous au moins me dire comment il s'appelle ?

—Certainement.

—Ah ! au fait, il a dû vous donner sa carte.

—Précisément.

Pierre fouilla dans sa poche, y prit son portefeuille et l'ouvrit.

—Je l'ai ici, dit-il.

Mais il chercha vainement, il tourna et retourna les feuilles, scruta tous les recoins, secoua tous les papiers contenus dans les petites pochettes, la carte fut introuvable.

Devant lui, M. de Courneuve souriait toujours, de ce sourire gouailleur, incrédule, qui exaspérait Pierre.

—A défaut de la carte, dites le nom de l'Américain, fit-il, vous devez le savoir, et on le recherchera.

M. de Sauves se recueillit.

Le nom ?

L'avait-il su ?

Préoccupé ainsi qu'il l'était, avait-il seulement regardé la carte que lui avait remise l'Américain ? Il ne se souvenait pas.

Dans tous les cas, s'il l'avait su ce nom, sa mémoire ne l'avait pas retenu.

Et il fallait l'avouer, le dire à ce juge qui, plus que jamais, après cet aveu, allait douter de lui.

—Je vais vous affirmer une chose invraisemblable, fit-il tout à coup très décidé ; et néanmoins, monsieur le juge, sur ma conscience et mon honneur, cet honneur dont personne n'avait encore douté jusqu'à ce jour, c'est la pure et droite vérité : cet Américain m'a donné sa carte, je l'ai mise dans mon portefeuille sans la regarder, et elle s'est perdue. Vous souriez, c'est cependant vrai. Je n'ai jamais menti de ma vie. Je pourrais inventer un nom, vous le dire. Ça, ce serait le mensonge. Faites mieux, informez-vous auprès de MM. Currie et Henderson quel est le meilleur client de New-York, ce sera peut-être celui qui m'a parlé au Havre. Mis en présence, je le reconnaitrai, j'en suis sûr.

—J'essayerai, dit M. de Courneuve impressionné malgré lui par l'accent loyal de Pierre ; mais quand bien même votre assertion serait encore plus vraie, ce serait un miracle si je réussissais, c'est trop vague. En attendant, dit-il au bout de quelques secondes, aucune de vos explications ne m'a convaincu, et je suis obligé de vous maintenir en état d'arrestation.

Pierre eut un beau sourire confiant.

—Cela ne durera pas, dit-il, car je suis bien sûr que parmi mes ouvriers, mes amis, tous ceux qui me connaissent, pas un ne vous dira que je suis capable d'une mauvaise action.

—Je le souhaite pour vous, répondit le juge de cette voix sèche et dure qui glaçait le sang de Pierre. Pour le moment je dois vous soumettre à une formalité.

—Laquelle ?

—Vous le saurez bientôt.

M. de Courneuve sonna et donna quelques ordres au garde.

Celui-ci disparut.

—Portez-vous des armes sur vous d'ordinaire ? demanda le juge.

—Rarement, répondit Pierre.

—Lors de votre retour au Havre, en aviez-vous ?

—Non, dit-il, je n'en avais pas.

—Pas même un coup de poing américain ?

Pierre se troubla légèrement.

—Non, pas même cela.

—Vous en êtes sûr ?

—Absolument, car je suis parti pour le Havre le soir de la Pentecôte. J'étais d'abord seul dans le wagon avec mon fils, un bébé de six ans, qui dormait, puis il est monté un individu de si mauvaise mine que j'ai regretté de ne pas être armé.

—Et vous n'avez pas acheté de coup-de-poing au Havre ?

—Non, je n'ai rien acheté.

M. de Courneuve n'insista pas.

—Ces cheveux ne sont-ils pas des vôtres ? demanda-il en dépliant un morceau de papier blanc.

Pierre tressaillit.

Ils étaient courts, un peu frisés bruns... absolument comme les siens ! . . .

Qu'est-ce que c'était que cette nouvelle histoire ! Troublé par cette autre incertitude, il répondit :

—Comment voulez-vous que je vous réponde ?

Ces cheveux ressemblent aux miens, c'est sûr. Mais tous les cheveux bruns sont à peu près pareils. Ce que je puis affirmer, c'est que ma femme portait des cheveux de moi sur elle dans un médaillon, mais qu'en dehors d'elle, je n'en ai certainement jamais donné à personne.

M. de Courneuve sourit étrangement.

—Oh ! ceux-ci, dit-il, vous ne les avez pas donnés ! . . .

Le magistrat aussitôt prit son chapeau.

—Veuillez me suivre, dit-il à Pierre.

En bas deux fiacres attendaient.

—Où allons-nous ? demanda le malheureux à ceux qui l'accompagnaient.

—Inutile de nous interroger, répondit l'un d'eux. Nous avons l'ordre de ne pas vous répondre.

Il était soupçonné, lui, Pierre de Sauves pour qui l'honneur et le devoir avaient toujours été choses si hautes et si sacrées ; lui qui avait toujours tout sacrifié à ces idées, qui en avait fait la règle absolue de sa vie ; qui n'avait eu ni une joie, ni un plaisir depuis la mort de son père ; qui eût pu être riche alors, avec la part retirée de sa mère, dans la fortune de l'agent de change, comme tant d'autres l'eussent fait, et qui avait mieux aimé endurer la misère, les privations, les sacrifices, que de faire à l'honneur la plus légère souillure.

Et il était là ! . . . entre des agents de la sûreté, traité d'assassin aujourd'hui, de voleur demain, quand serait constatée la disparition des trente-huit mille francs.

Et ses tempes battaient. Et tout son courage s'en allait. Enfin, la voiture s'arrêta. Un air plus frais battit son visage allumé de fièvre. Devant lui, un bâtiment carré profilait sa silhouette basse et mesquine. Au loin, la Seine s'en allait dans la nuit, à peine visible avec les fanaux de ses barques et de ses chalands qui piquaient seuls de points rouges le noir des choses envahissantes.

Pierre se retourna brusquement.

Il était devant la Morgue.

Dans la salle où on le poussa, M. de Courneuve, le chef de la sûreté et l'autre magistrat attendaient, regardant la porte, détournant leurs regards du cadavre étendu sur les dalles.

Pierre, chancelant ainsi qu'un homme ivre, apparut sur le seuil. Tous s'écartèrent, mettant ainsi à nu le corps du pauvre Georges, sur lequel convergeait la lumière crue des becs de gaz.

M. de Sauves laissa tomber ses yeux qui erraient devant lui, et aussitôt ses traits se crispèrent, il cacha instinctivement sa tête dans ses mains, et, poussant un cri, il tomba de son haut sur le froid carrelage de pierres.

M. de Courneuve se retourna vers M. Marais. —Douterez-vous encore de la culpabilité de M. de Sauves ? lui demanda-t-il.

L'autre, très pâle, les yeux étincelants derrière ses lunettes blanches, répondit :

—Ce n'est pas une preuve.

—De la part d'un homme si froid d'ordinaire, si maître de lui toujours ? . . .

Le substitut, avec un sourire glacial, répondit du bout de ses lèvres minces :

—C'est une forte présomption, dans tous les cas.

M. de Courneuve dit :

—Il faut commander l'enterrement pour demain. L'autopsie du cerveau est faite, nous savons ce que nous voulons savoir, le corps n'attendrait plus.

On emporta Pierre loin de ce spectacle horrible, on le fit revenir à lui, et moins d'une heure après, on lui faisait passer le seuil infâme de Mazas, la prison des grands criminels.

La plus humiliante des formalités, pour un homme de sa trempe et de son éducation, attendait Pierre de Sauves au greffe : la formalité de la fouille. Là, en effet, des mains malpropres et répugnantes déshabillent, cherchent, palpent . . .